

PAS TRÈS NORMALES ACTIVITÉS

Un film normal... Mais pas très.



Une comédie de
Maurice Barthélemy

avec
Norman Thavaud, Stéfi Celma, Maurice Barthélemy
et RUFUS

Durée: 84 min.
Sortie: le 30 janvier 2013

Téléchargez des photos:

<http://www.frenetic.ch/fr/espace-pro/details//++/id/921>

RELATIONS PRESSE

Eric Bouzigon
prochaine ag
Tél. 079 320 63 82
eric.mail@bluewin.ch

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Bachstrasse 9 • 8038 Zürich
Tél. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
www.frenetic.ch

SYNOPSIS

**Une maison isolée,
un jeune couple,
un vidéaste pervers,
un muet.
Le tout donnant lieu
à des activités normales...
mais pas très !**



Un film normal... Mais pas très.

Fiche Artistique

Octave Blin
Karine Leleu
Thierry Musseau
Levantour
Gourvenec
L'épicière
Le pompiste
La grand-mère
René le voisin

Norman THAVAUD
Stéfi CELMA
Maurice BARTHÉLEMY
Rufus
François BURELOUP
Mauricette GOURDON
Michel SCOURNEAU
Dominique MARCAS
Patrick BORDIER

Avec les voix de
La truie qui parle
Le secrétaire de mairie

Tess BARTHÉLEMY
Kristoph FLUDER

Fiche Technique

Réalisateur
Scénario, dialogues
Production
Coproduction
Producteur délégué
Productrice associée
1^{er} assistant réalisateur
Directeur de la photographie - A.F.C.
Chef opérateur son
Chefs décorateurs

Maurice BARTHÉLEMY
Maurice BARTHÉLEMY
SOURCE FILMS
Quatrième Groupe, Studio 37
Sébastien FECHNER
Maeva GATINEAU
Stef GLUCK
Jean-François HENSGENS
Jean-Paul BERNARD
Arnaud ROTH
Per-Olof RENARD
Julien DURGUEL
Elise BOUQUET
Reem KUZAYLI
Manuela TACO
François GOURSAUD
Valéry DOMONT
Nathalie LANGLADE
Serge ROUQUAIROL
Thierry LEBON
Digital Dimension
Roxane FECHNER
Philippe MORINO
Varda KAKON

Costumes

Chef Maquillage/coiffure
Régisseur général
Directeur post-production
Montage image
Montage son
Mixage
Effets spéciaux
Supervision effets spéciaux
Composition musicale
Coordination musicale

Musique composée, orchestrée et dirigée par Philippe Morino
© Les Éditions Sébastien Fechner
© 2012 Source films

« **She can't count on you** »
Paroles Juliette Richards et Philippe Morino
Musique Juliette Richards et Philippe Morino
© Les Éditions Sébastien Fechner
© 2012 Source films

Violons : Jérôme Lys, Pascale Delaveau, Cécile Tref, Cécile Lucas, Caroline Buron
Violoncelle : Aline Bertrand
Percussions, batterie : Guillaume Cazal
Contrebasses : Jérémie Guerrier, Baptiste Andrieu
Trombones : Laurent Gruau, Christophe Samson, Joël Laine
Claviers, Ukulele : Philippe Morino
Chœurs : Jill Morineau
Chant : Juliette Richards
Remerciements à Lucien Morineau pour son Ukulele, Fred Jaffré, Fabrice Ragot

Enregistré au Studio Honolulu
Par Olivier Lecoeur
Mixé par Patrice Kung
Au Studio Loobeeloo

« **Vous permettez Monsieur** »
(Salvatore Adamo / Arr. Oscar Saintal – Jef Deboeck)
© 1963 EMI Music Publishing Belgium
Avec l'autorisation de EMI Music Publishing France
Tous droits réservés

« **Pimp my ride Theme** »
(Jeffrey Cardoni)
© MTV Songs Inc.
Administré par Sony/ATV Music Publishing France

"**Whistle stop**"
(Nik Ammar)
© & © Extreme Production Music USA
Avec l'autorisation d'Extreme Music France

"**Pleyades**"
composé par Philippe Morino et Guillaume Cazal
Melmax Music
2009 Ohrwurm records
avec l'aimable autorisation de Melmax Music

Maurice Barthélemy

Le petit Maurice... pardon, le jeune Maurice, croisement d'une conteuse et d'un anthropologue (ça ne s'invente pas ; on retrouve tout ça dans son cinéma), très tôt sur les planches des théâtres se fait remarquer. Seul dans un premier temps, puis au sein de la troupe du Royal Imperial Green Rabbit Company, composée d'anciens élèves du cours d'Isabelle Nanty, et rapidement renommée les Robins des Bois, plus simple et plus facile à citer quand on a un coup dans le nez.

Dès 1996, gentiment alpagués par Dominique Farrugia, qui a l'œil et le bon, les Robins des Bois font les bons jours de « La Grosse Émission » sur la chaîne Comédie, puis de « Nulle Part Ailleurs » sur Canal Plus, qui les consacre, Maurice s'octroyant quelques personnages racés et tout en nuances, tels que Father Tom, un télé-évangéliste menteur comme un arracheur de dents et un peu porté sur le bourre-pif ; Cassius, un sale petit morveux insupportable (mais qui possède un ballon) ; ou encore le fameux et fumeux présentateur de Radio Bière-Foot, sorte de poète (imbibé) du ballon rond (on y revient).

Juin 2001, les Robins se séparent sans anicroche et chacun part de son côté, se consacrant toujours davantage au cinéma. Maurice, lui, fait encore un peu le mariolle dans le poste, avec son copain Jean-Paul [Rouve], successivement dans les mini-séries « Faut-il » et « 17 », toutes deux sur Canal Plus, avant de s'atteler lui aussi pleinement au septième art.

Acteur rare, il écrit et réalise son premier film, CASABLANCA DRIVER, en 2004, rapidement devenu culte, suivi de PAPA l'année suivante, avec un Alain Chabat tout en finesse, LOW COST en 2011, après un break de quelques années et enfin aujourd'hui PAS TRÈS NORMALES ACTIVITÉS, une parodie qui parodie plus vite que son ombre, y compris la parodie elle-même.



Filmographie sélective :

Astérix & Obélix : Mission Cléopâtre (acteur, 2002)

Le Raid (acteur, 2002)

RRRrrrr!!! (acteur, 2004)

Casablanca Driver (acteur, scénariste, réalisateur, 2004)

Papa (scénariste, réalisateur, 2005)

Essaye-moi (acteur, 2006)

Toutes les filles pleurent (acteur, 2010)

Low Cost (scénariste, réalisateur, 2011)

Un bonheur n'arrive jamais seul (acteur, 2012)

Pas très normales activités (scénariste, réalisateur, acteur, 2013)

Interview avec Maurice Barthélemy

La parodie est un type de films beaucoup plus complexe à tourner qu'il n'y paraît et basé sur le détournement des codes du genre du film parodié. Ici, en plus d'être clairement une parodie, PAS TRÈS NORMALES ACTIVITÉS va encore plus loin, en jouant aussi avec les codes de la parodie...

C'est exactement ça. Ce qui me plaît, c'est à la fois les films parodiques et les codes de ces films parodiques. Les films qui m'ont le plus marqué sont ceux qui ne sont pas que des simples parodies, comme FRANKENSTEIN JUNIOR ou LE BAL DES VAMPIRES par exemple, pas SCARY MOVIE & co. C'est-à-dire des œuvres qui jouent aussi avec la substance même de la parodie...

Et qui sont des films d'auteur !

Oui, ce sont aussi des films d'auteur. Parce que si la parodie est un genre à part entière, on en a vite fait le tour, c'est très délimité. Alors que si, à l'intérieur même de ta parodie, tu te mets à parodier la parodie, cela t'ouvre d'autres portes et ça devient quasi infini, soit une expérience beaucoup plus amusante et enrichissante pour le metteur en scène et, je l'espère, pour les spectateurs.

En France, les gens sont peu habitués à la parodie, là on pourrait parler de « décalage parodique », non ?

Oui, ça me plaît bien, ça a un petit côté « parodie indépendante », au sens de franc-tireur, pas du tout parce qu'on a essayé de faire un film plus pointu ; mais, quelque part, on pinaille, parce qu'au final, ce qui importe, c'est que le public apprécie le film pour ce qu'il est. Je l'ai montré à un ado, d'ailleurs, pour me faire une idée, et à la fin du film, il s'est exclamé « ouais, c'est une parodie, quoi ! » (rires)...

Un exercice de style, mais pas que ???...

C'était un peu un exercice de style, c'est vrai, mais pour qu'il fonctionne il fallait effectivement assimiler tous les codes du genre et les retranscrire à notre manière. Ce n'est qu'une fois cette première étape réalisée qu'on a pu y greffer d'autres idées et s'amuser avec parce que le plaisir qu'on peut prendre à faire une parodie se doit d'être contagieux, le « capital plaisir » est donc une donnée importante. Si c'est un genre extrêmement précis et codifié, c'est aussi très fun à réaliser.

La plupart des parodies contemporaines sont uniquement des détournements de scènes bien précises de films plus ou moins récents mis bout à bout. Dans PAS TRÈS NORMALES ACTIVITÉS, il y a bien sûr des clins d'œil évidents, notamment à « L'Exorciste », mais cela reste d'abord une parodie d'un genre de manière plus globale...

Oui, il y a eu comme un amalgame de tous ces films qui m'ont marqué et dont j'ai essayé de rendre le jus puis de m'en imprégner. J'ai toujours trouvé ça un peu facile de prendre une scène existante et de simplement la parodier. Facile et vite redondant, parce qu'on retombe toujours sur les mêmes gags. Là, au-delà de la déconne, qui est évidente du début à la fin, j'ai essayé aussi de reproduire des émotions que j'ai pu moi ressentir en voyant tous ces films quand j'étais ado par exemple.

Ayant donc connu l'âge d'or du cinéma de genre, quand vous étiez ado ou jeune adulte, dans les années 80, avec les meilleurs Carpenter ou Cronenberg par exemple, vous auriez pu être tenté de vous adresser à cette génération-là. Or, notamment par l'intrusion d'un Norman, dont l'humour est beaucoup plus contemporain, vous permettez aussi et surtout aux plus jeunes de s'approprier votre film...

Oui, j'ai eu à me dépatouiller de cette espèce de conflit générationnel, c'est exact. Je ne vais pas parler de calcul car ce n'est pas le cas et ce serait même une approche plutôt cynique de ce métier si c'était le cas, mais il y a clairement une recherche de modernité dans l'énergie déployée par les acteurs qui rend le film très actuel. Évidemment je leur ai dit : « moi, je ne sais pas écrire pour des mecs de vingt-cinq ans. Si j'essayais, ce serait bidon. Alors le texte que j'ai écrit, vous allez l'adapter, vous allez en prendre possession et le régurgiter à votre manière ». C'est imaginé par moi mais digéré par eux. Si je vais chercher la nouvelle génération, je tiens aussi à y insuffler mon univers, mes conneries, mais de façon, disons, « camouflée ». Il n'y a aucun esprit militant derrière cette manœuvre mais simplement une volonté d'adaptation, d'intégration en quelque sorte. J'essaye de comprendre comment communiquent les jeunes d'aujourd'hui, ce qu'est aussi leur relation à l'image ; et puis je vais chercher Norman, qui est un fabuleux vecteur pour ça. D'ailleurs, je n'ai jamais de visée commerciale en allant le chercher, c'est son background et son approche qui m'intéressent avant tout. Curieusement, il a lui-même été nourri en partie par les Robin des Bois, donc finalement le chat se mord la queue et c'est tant mieux. Au final on se retrouve avec un mélange de qui je suis et de qui Norman et Stéfi sont.

Ces acteurs qui s'approprient une partie de la mise en scène, ont-ils aussi de l'espace pour improviser au niveau de la matière brute, à savoir les dialogues ?

J'ai bossé avec Stéfi et Norman comme je l'avais fait avec Alain Chabat, à savoir que ce sont des gens qui connaissent toujours leur texte et qui te permettent donc de faire au moins une prise avec « ton » texte. Après, je leur laisse tout le loisir de tenter des choses, de s'écarter du scénario originel, etc., mais j'ai besoin d'avoir au moins une prise de mon texte, parce qu'au montage j'ai remarqué que souvent on a besoin d'y revenir, de recoller les morceaux en quelque sorte, de ne pas trop digresser. Dans l'excitation du tournage, on a parfois tendance à en rajouter encore et encore mais une fois le moment passé, avec le recul et la tension qui redescend, ça peut vite friser l'indigestion et revenir à la simplicité du texte d'origine –parce qu'à l'origine on se contente de l'essentiel– devient alors salutaire... Mais il n'y a pas de règle, parfois c'est la fraîcheur d'un texte improvisé qui va emporter mon suffrage, je n'ai pas de principes ou d'habitudes non plus, c'est simplement un confort supplémentaire dans ma façon de travailler avec les acteurs.

À quel moment avez-vous choisi ces acteurs-là en particulier ?

Dans un premier temps, j'ai écrit le film. Ensuite, avec mon producteur Sébastien Fechner, on s'est mis d'accord sur le fait qu'il fallait aller chercher un gars du net pour jouer le rôle d'Octave Blin et Norman a été une évidence, mon premier souhait et même mon unique choix. Concernant le rôle de Karine, j'ai rencontré quelques actrices émergentes –quand elles ne refusaient pas carrément de me voir, me posaient des lapins ou se prenaient pour des stars !–, après quoi je me suis dit que ça serait pas mal d'avoir un couple dépareillé. J'ai repensé à CASE DÉPART où Stéfi n'était pas beaucoup présente à l'écran mais où elle m'avait vraiment tapé dans l'œil. Nous nous rencontrons et je découvre une nana super vivante, dynamique, agréable, à des années-lumière de toutes ces prétendues stars. Nous faisons deux bouts d'essai avec elle et, hop, c'est parti... En fait, je leur ai fait jouer des interviews de Jean-Claude Van Damme (rires) !... Ce qui est, comme vous vous

en doutez, hyper casse gueule, et ils s'en sont admirablement bien sortis. C'est une bonne façon de révéler un acteur, parce que donner du sens à quelque chose qui n'en a pas (sourire)... Quant à Rufus, j'avais en tête le personnage de Max Von Sydow dans L'EXORCISTE, avec ce visage un peu émacié et puis sa trajectoire, son background, me plaisaient énormément donc ça a été à nouveau une évidence.

Quid de votre personnage ? Il a un petit côté Hunter Thompson, je trouve...

Oui, LAS VEGAS PARANO a été mon influence numéro un, bien évidemment.

C'est le seul personnage qui va délibérément dans la drôlerie, alors que les autres sont exposés à des situations drôles ou confrontés à des pas très normales expériences qui les rendent drôles...

Exact. Il n'était pas spécialement prévu que je le joue moi-même mais j'avais envie aussi de me faire plaisir. J'adore jouer les mecs dégueulasses, pervers et grossiers, ça m'a toujours fait rire [dont acte]... Et je pense que la référence à l'univers d'Edika, le dessinateur pilier de Fluide Glacial, est aussi une évidence. Thierry Musseau [le personnage], c'est un peu l'âne dans SHREK il est là pour rebooster le film à mi-parcours, pour nous emmener un peu plus loin dans le délire et la connerie.

Vous vous imposez beaucoup de contraintes et en même temps on sent un énorme travail de mise en scène de votre part : comment arrivez-vous à nourrir cette envie malgré ces contraintes ?

eH bien, par exemple, en partant du scope, parce que je sais que si j'ai une image scope, je vais pouvoir m'y retrouver, je vais arriver à composer, à trouver un bon équilibre visuel dans mon découpage. Je travaille beaucoup avec des focales qui me permettent d'avoir un champ très large –en 18 ou 24 généralement– et donc, via l'optique, d'être tout de suite dans « du cinéma ». Et ce besoin de faire du beau cinéma explique qu'on ne soit pas parti dans une image vidéo crade et délavée comme dans PARANORMAL ACTIVITY parce qu'on en aurait vite fait le tour et j'aurais été malheureux. Mais ça ne m'a pas non plus empêché de jouer avec ce côté caméra amateur : les plans subjectifs, le téléphone utilisé pour filmer, etc.

De plus j'aime travailler avec les contraintes imposées : un tournage sur quatre semaines, avec une vraie énergie, avec une petite équipe, un décor unique. C'est vrai qu'annoncé de cette manière, ça peut paraître contraignant mais en définitive, c'est beaucoup de liberté, parce qu'à tout moment par exemple tu peux refaire une séquence tournée deux jours plus tôt, juste parce que tu as envie d'essayer une nouvelle direction ou parce qu'une idée d'un acteur a ouvert une nouvelle voie. C'est un film où on ne s'est jamais reposé sur nous-mêmes et donc jamais endormi non plus.



Norman Thavaud

Né en 1987 dans le Pas-de-Calais, Norman joue du saxophone au conservatoire pendant sept années. Sa mère est prof d'histoire géo et son père dirige une école de cinéma. Norman emprunte la caméra de papa et, tout petit déjà, Norman fait des vidéos.

Son bac en poche, il s'installe à Paris pour suivre des études de cinéma, enchaînant les petits boulots, avant de se poser un peu comme monteur vidéo. Surtout, ces différentes activités et études lui permettent d'emprunter des caméras ici ou là et, encore, Norman fait des vidéos. Début 2008, il rencontre Hugo Dessieux (aka Hugo tout seul), avec qui il forme « Le Velcrou ». Rejoint rapidement par Marc Jarousseau (alias Kemar), le duo devenu trio poste ses petites conneries filmées sur dailymotion. Et donc, plus que jamais, Norman fait des vidéos.

Les choses s'accélèrent rapidement : il rencontre Cyprien Loc avec qui il participe au court-métrage « Super Méga Noël », obtient sa licence de cinéma, est embauché par Digital Games pour une mini-web série et à partir de fin 2010, seul aux commandes suite à l'arrêt du Velcrou, Norman fait des vidéos pour de bon, même que ça s'appelle « Norman fait des vidéos » et que les vidéos en question les plus populaires sont vues par des millions de personnes.

Repéré par la télévision et le cinéma, Norman fait un tabac lors d'un passage au Grand Journal, participe à des épisodes de « Very Bad Blagues » pour Direct 8, travaille pour Orange Ciné Day à un projet appelé « Norman fait son cinéma », remplit le Grand Rex avec son « Zapping amazing », double Thomas Mann dans le film PROJET X et obtient son premier grand rôle dans PAS TRÈS NORMALES ACTIVITÉS. Norman n'a donc pas fini de faire des vidéos - ou des films- et c'est tant mieux.



Norman Thavaud par Maurice Barthélemy :

« Norman a l'habitude d'être autonome. Quand il fait ses vidéos, il est son propre metteur en scène et c'est en le remettant dans cette posture où il peut s'accommoder d'une espèce d'autarcie créative, qu'on peut lui permettre de trouver ses meilleures conneries. Il nous a sorti des gags ou des phrases, comme un magicien d'un chapeau, à se tordre de rire, du « pur Norman ». Ce mec a tout : la vivacité d'esprit, la drôlerie innée évidemment, le rythme, une science dans la modulation, etc. ».

Interview avec Norman Thavaud

Je suppose que vous êtes pas mal sollicité, notamment dans le milieu du cinéma, toujours propice à récupérer ce qui fonctionne ailleurs. Pourquoi avoir accepté ce projet-là en particulier ?

En fait, je suis un ultra-fan des Robins des Bois, depuis tout petit, sachant que je refaisais avec la caméra de mon père des sketches des Robins, que j'ai toujours quelque part d'ailleurs. Alors forcément, quand Maurice m'a appelé, j'étais vraiment content, surtout qu'à la lecture de son scénario, j'ai kiffé à 105%. Les autres projets qu'on m'a soumis jusqu'à présent, peut-être au nombre de quatre ou cinq, n'étaient vraiment pas à la hauteur et n'avaient pas grand intérêt, alors que là, franchement, entre le film lui-même et le fait que ce soit Maurice aux manettes, j'avais toutes les raisons du monde de le faire.

Travailler avec Maurice aujourd'hui, est-ce quelque part une façon de lui renvoyer l'ascenseur, du moins de rendre hommage à son humour qui fait, comme vous l'avez dit, partie de vos références ?

Je ne sais pas si on peut parler de renvoi d'ascenseur car j'ai plutôt l'impression que c'est lui qui m'a beaucoup donné ; à l'époque des Robins et aujourd'hui avec ce film. Maintenant, c'est clair que c'est un de mes mentors et donc que j'ai pris ce hasard, le fait qu'il fasse appel à moi sans savoir à quel point il avait compté, comme une espèce de bénédiction et un honneur.

La rencontre a-t-elle été à la hauteur de vos espoirs ?

Complètement. Maurice est très authentique dans sa manière de faire et de penser, il n'est jamais superficiel. Dès qu'une discussion est entamée avec lui, c'est toujours une discussion artistique. Il est assez sûr de ses idées, de son humour et donc de son point de vue mais il n'hésite pas à tout mettre en balance, voire à remettre en question des choses qui pourraient paraître trop figées. Depuis le buzz, j'ai rencontré pas mal de monde dans le milieu du cinéma et, honnêtement, Maurice est vraiment un des plus « vrais ».

A-t-il été facile de trouver un équilibre entre votre personnalité et ce que Maurice a voulu y mettre, sans tomber dans la facilité d'un copié/collé de votre travail dans le cadre de « Norman fait des vidéos » ?

L'avantage de mes vidéos, c'est que je n'y joue pas de personnage et je m'y présente comme je suis dans la vie. Comme Maurice est très ouvert dans le travail et que de mon côté j'ai été baigné notamment par son humour, ça a tout de suite collé et il y a eu une vraie communion dans la façon de voir les choses mais aussi de procéder. Là-dessus, Maurice me laissait toujours m'exprimer et mettre mon grain de sel, ce qui fait que j'ai vraiment ressenti une grande liberté d'action pendant le tournage. J'ai donc pu être à l'aise, ce qui n'aurait pas été le cas s'il m'avait par exemple demandé de jouer un personnage trop éloigné de qui je suis, ou trop carré, parce que je ne suis pas acteur, pas vraiment disons.

En plus, sa façon de tourner est très proche de votre propre travail sur vos vidéos, à savoir qu'il travaille en plan fixe essentiellement avec son ou ses acteurs comme seule ligne de mire...

Oui, c'était vraiment parfait et je me suis immédiatement senti chez moi, d'une certaine façon. C'est marrant, parce que Maurice savait quand même très bien ce qu'il voulait, il avait une idée bien précise de chaque scène, du rythme, du découpage même mais il nous laissait toujours évoluer à l'intérieur de ce cadre et nous approprier l'instant, notamment en traduisant son texte dans notre vocabulaire.



Je suppose qu'un jeu dans le jeu s'est instauré entre lui et vous, non ?

Complètement. Comme je le disais, c'est sans doute l'humoriste de sa génération que je connais le mieux et apprécie le plus donc ça fusait dès qu'il commençait lui-même à me jouer une scène, pour me faire comprendre dans quelle direction il voulait que j'aille. Je pouvais y répondre du tac-au-tac et on a eu, tous ensemble, parce qu'évidemment j'inclus à ça tous les acteurs du film, en particulier Stéfi avec qui j'avais la plupart de mes scènes, une énergie communicative assez extraordinaire sur ce tournage. Stéfi, d'ailleurs, que j'aimerais tout particulièrement remercier, parce qu'elle avait un peu plus d'expérience, m'a permis de me sentir à l'aise d'emblée, et c'est une sacrée actrice aussi, qui tirait toujours le film vers le haut. Vraiment, je crois que c'est ma plus belle expérience à ce jour.

Dans vos vidéos, finalement, vous parodiez un peu « monsieur tout le monde » avec par ailleurs pas mal d'autodérision. PAS TRÈS NORMALES ACTIVITÉS joue aussi sur les deux tableaux en étant une parodie et un film jouant sur les codes de la parodie. A-t-il été facile de construire ce personnage en y insufflant ce double sens de lecture ?

J'aime bien les situations qui ne sont pas unilatérales donc forcément ça n'était pas pour me déplaire. Surtout, me sentant très proche de mon personnage, qui a le même âge que moi, vient du même milieu social, un peu plus hipster peut-être –mais c'est un truc que j'aime surjouer justement–, il m'était finalement assez facile de le moduler, de lui donner de l'épaisseur et une certaine forme de décalage, propice à cette double lecture. Par ailleurs, ce personnage était aussi facile à moquer. Il n'est pas toujours très malin, est un peu raciste sur les bords, aussi me suis-je amusé à le mettre dans des situations dans lesquelles je pouvais aller à fond dans la dérision.

Vous êtes diplômé d'une école de cinéma et dans sa façon de procéder Maurice laisse un peu chacun être son propre metteur en scène. Le piège aurait-il pu être de se retrouver avec un « Norman fait son film » ?

Franchement, je ne me suis jamais posé la question parce que dès que j'allais trop loin, Maurice était là pour me remettre sur les bons rails. Et puis, je n'avais pas à inventer un propos mais à travailler autour d'un propos qui était le sien. Mon travail a vraiment été un travail de forme, le fond est vraiment de la matière 100% issue du cerveau malade de Maurice (rires)...

Stéfi Celma

Stéfi Celma, née à Paris de parents antillais, monte sur scène dès l'âge de cinq ans, dans le cadre de la mythique émission « L'école des fans » animée par Jacques Martin. Pas même traumatisée, elle repart vivre un moment en Martinique, puis revient en métropole, imprégnée de musique antillaise, au point de s'inscrire au conservatoire où elle apprend le solfège, le piano et bien sûr le chant.

À seize ans, elle participe à l'émission « Entrée d'artistes » de Pascal Sevran. Cumularde, mais toujours pas traumatisée, bien au contraire, elle se révèle, au sens propre comme au sens figuré, avec les scènes qui prolongent l'émission et arrête ses études pour se consacrer pleinement à sa passion.

C'est le temps des premières dates qui comptent (Festival Musik'Elles, espace Kiron, etc.), puis elle fait ses premières armes dans la comédie musicale, d'abord avec « Sol en cirque », signée entre autres par Zazie, puis surtout dans « Je m'voyais déjà », écrite par Laurent Ruquier sur des chansons de Charles Aznavour, et où elle vole littéralement la vedette aux autres protagonistes, avec sa voix sensuelle proche d'une Viktor Lazlo mais plus ancrée dans une certaine « modernité », et avec des résonances très « groovy ».

Dans la foulée, elle débute à la télévision (« Seconde Chance », « Joséphine, ange gardien », « Un flic »...), puis en 2011 au cinéma dans CASE DÉPART, co-écrit par Fabrice Eboué et Thomas N'Gijol, sans pour autant oublier la chanson puisqu'elle consacre pratiquement tout son temps libre à la confection de son premier album, dont la sortie est prévue en 2013.

Enfin, on la retrouvera bientôt dans la comédie collégiale LES PROFS d'un autre ex-Robins des Bois, Pierre-François Martin-Laval et, pour ne pas échapper aux poncifs, on n'a forcément pas fini d'entendre parler d'elle (et de l'entendre tout court !) !...



Stéfi Celma par Maurice Barthélemy :

« Stéfi est une super actrice qui a eu sur le tournage plus de 2590 fous rires. J'en ai évidemment gardé dans le film. Pendant tout le tournage, je lui demandais de penser à Lino Ventura, à la fois pour qu'elle garde son sérieux et parce que j'avais envie que son personnage ait une force, un humour froid et cassant. Je peux dire maintenant que Stéfi, c'est Lino Ventura dans le corps d'Halle Berry ! »

Interview avec Stéfi Celma

Votre passion première est la chanson puis vous avez commencé à jouer dans des séries TV et, avec CASE DÉPART et maintenant PAS TRÈS NORMALES ACTIVITÉS, au cinéma : en quoi diriez-vous qu'être actrice enrichit votre chant et inversement ?

On m'a souvent demandé comment je faisais pour gérer les deux ou dit qu'à un moment je devrai faire un choix... J'ai commencé par la musique très jeune, j'ai appris le solfège, le piano. Mes oncles et tantes chantaient beaucoup (du gospel) et mes parents écoutaient énormément de musique. Donc, très vite, je suis allée vers la musique parce que chanter me procurait un vrai bien-être, tout simplement, sans que cela soit plus réfléchi que ça, presque instinctivement.

À côté de ça, j'ai toujours été attirée par la comédie. Petite, j'étais la première à vouloir monter des sketches ou des pièces mais je n'osais même pas imaginer qu'un jour j'aurais la chance de « jouer dans des films ». Ça faisait partie des rêves auxquels on n'ose même pas penser tellement c'est fou. Seulement voilà, la vie nous réserve parfois de merveilleuses surprises (sourire)...

En résumé, pour moi, l'un et l'autre sont complémentaires. Il n'y a pas de choix à faire et je refuse de m'auto-censurer. Ce sont deux métiers qui font appel à l'imaginaire, à la créativité, au lâcher prise, qui permettent d'apprendre sur soi, de connaître ses limites. L'un ne va pas sans l'autre et j'ai besoin des deux. En quelque sorte, j'y ai trouvé mon équilibre.

Je suppose qu'une opportunité comme celle-ci, un premier rôle féminin dans une comédie avec de la substance derrière un pitch qui pourrait paraître un peu stupide, ça ne se refuse pas !?!...

Oui, c'est une chance pour une jeune comédienne, qui en est encore à découvrir le métier. J'ai rencontré Maurice et, déjà, ça m'a vraiment touchée qu'il pense à moi pour incarner le personnage de Karine. C'est d'abord la personne que j'ai appréciée, la façon dont il m'a parlé du projet. Tout ça m'a vraiment donné envie. Il m'a dit que Norman était sur le projet, je suis tout de suite allée voir ce qu'il faisait sur le net. J'ai immédiatement accroché, j'ai compris que ça serait super fun, que ça allait être une superbe expérience. Je suis quelqu'un qui marche au feeling et là je l'ai eu assez vite !... Enfin, le rôle de Karine me parlait, même si finalement elle est assez loin de ce que je suis dans la vie. Ce sont des personnages hauts en couleur dans une histoire qui ne l'est pas moins. Il y avait de quoi s'exprimer, ce qui, pour un premier rôle principal au cinéma, était une forme de perfection.

Maurice laisse beaucoup les acteurs libres à l'intérieur d'un cadre fixe. A-t-il été compliqué de s'habituer à cette façon de travailler, un peu différente d'une scène par exemple ?

Au contraire, je me suis sentie immédiatement dans mon élément, j'ai adoré ça. Maurice savait exactement où il allait mais il nous faisait confiance et nous laissait souvent improviser. Des moments vraiment cool sont nés de ces improvisations.

Maurice est donc un réalisateur qui laisse énormément de place aux acteurs. Dans le film, il y a un très bon équilibre entre les personnages de Karine et de Blin. Cet équilibre a-t-il été facile à trouver, avec en face un Norman qui a beaucoup plus l'habitude de cet exercice de style que vous ? Lui dit que c'est surtout vous qui l'avez épaulé, en fait...

Oh, c'est trop gentil (large sourire)... Il a été très présent pour moi aussi et très généreux, surtout il est tellement doué que c'en est instantanément « inspirant ». On ne se connaissait pas du tout avant le film, on s'est vu deux ou trois fois avant pour bosser le

texte et ça a tout de suite fonctionné. Même si c'était parfois difficile de garder son sérieux face à lui ou face à Maurice... Ce qui était très rassurant, c'était l'attention que Maurice nous a portée, on s'est vite senti bien. C'est non seulement un super metteur en scène mais aussi un super comédien, très généreux lui aussi et quand on jouait avec lui c'était tellement fluide qu'on avait l'impression de se connaître depuis longtemps. Enfin, ce qui nous a vraiment portés, c'est l'équipe technique qui nous entourait. Ils ont été tous géniaux, vraiment, des conditions de rêve. Et je n'oublie pas non plus Rufus, qui nous a impressionnés par sa présence et son charisme. Ni François Bureloup, qui nous a aussi beaucoup fait rire, cet homme est fou (rires)...

Quelle place Maurice a-t-il laissé à l'improvisation ? Votre personnage a-t-il beaucoup évolué entre la première lecture du scénario et le rendu final à l'écran ?

Presque à chaque scène, une fois qu'il avait ce qu'il voulait, il nous laissait improviser, ce qui était super agréable et très libérateur. On avait finalement l'impression d'être très libre alors que tout restait vraiment cadré et clair dans la tête de Maurice. Sinon, c'est vrai qu'à la première lecture, j'ai trouvé mon personnage un peu trop castrateur et je l'ai quand même adouci, tout en essayant de rester le plus possible fidèle à l'idée que Maurice avait depuis le début.

Est-il plus facile ou au contraire plus compliqué d'avoir un metteur en scène qui est lui-même acteur ?

Je pense que ça dépend de la capacité de chaque metteur en scène/acteur à gérer la double casquette. Pour le coup, Maurice a assuré comme un chef. J'étais admirative. C'est quelqu'un de très généreux, très attentionné, qui vous met en confiance pour révéler le meilleur de chacun.

Comptez-vous toutefois vous venger un jour du fait qu'il vous a fait jouer des interviews de Jean-Claude Van Damme lors des essais ?

Je le bénis, ce sont les essais que j'ai préféré passer, je me suis éclatée (rires) !... J'en garde un merveilleux souvenir. Ça aussi, ça m'a donné envie de faire partie de l'aventure, parce que c'était vraiment une idée géniale. Contrairement à ce qu'on pouvait croire, je me suis sentie libre parce qu'on pouvait aller loin dans le délire. Un peu comme quand on compose ou improvise en musique finalement. Et ça, j'adore !...



Rufus

Rufus qui, bien sûr, ne s'appelle pas Rufus (mais Jacques Narcy), trimballe son physique de Pierrot la lune nonchalant et affable, au théâtre et sur les écrans, petits et grands, depuis la fin des années 60.

Passionné d'aviation (il a participé à plusieurs compétitions en tant que pilote de planeur), militant écologiste (présent sur la liste d'Europe Écologie aux élections européennes de 2009) et formé au cirque, il débute comme régisseur de théâtre, après des études de médecine avortées, puis se produit sur scène en compagnie de deux autres illuminés notoires, Jacques Higelin et Brigitte Fontaine, et participe également à certains spectacles de la troupe du Café de la Gare (Coluche, Miou-Miou, Patrick Dewaere, Romain Bouteille et compagnie).

Acteur, mais aussi fantaisiste ou fantaisiste faisant l'acteur, c'est selon, Rufus a notamment déclamé sur scène du Cervantès (Don Quichotte, who else ?), du Samuel Beckett, du Woody Allen (forcément) et aussi du lui-même (« Rufus joue les fantaisistes »), et tourné avec des gens comme José Giovanni, Jean-Pierre Mocky, Claude Lelouch, Arthur Joffé, Yves Boisset, Caro et Jeunet, Jacques Demy, Georges Lautner, Raoul Ruiz, Radu Mihaileanu et même Roman Polanski.

Découvert par le grand public avec LILY AIME-MOI de Maurice Dugowson (en 1975), il a été par ailleurs remarqué (et remarquable) dans JONAS QUI AURA 25 ANS EN L'AN 2000, LE RADEAU DE LA MÉDUSE, LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN, MARIAGE, LES MISÉRABLES, MON PÈRE, LIBERTÉ ou encore DELICATESSEN. Sans oublier, bien entendu, PAS TRÈS NORMALES ACTIVITÉS, où il est comme pris de pas très normales élocution, diction et prononciation, nous offrant l'une de ses plus savoureuses prestations à ce jour.



Rufus par Maurice Barthélemy :

« Rufus a été extraordinaire. Il a vraiment peiné parce que je ne voulais pas qu'il joue le texte mais que ce soit sa façon de parler. Bien sûr, il y a la référence à WITNESS mais surtout j'aime le non sens apporté par son personnage. Simplement, ça me faisait marrer, alors voilà, ça m'a paru suffisant pour le garder tel quel ! Et ça fonctionne, alors, que demande le peuple ?... »

Interview avec Rufus

Vous êtes un homme de mots. Vous a-t-il été facile dans le film, où vous ne parlez pas avant la toute fin, de jouer davantage avec votre corps, voire votre seule présence, à imposer cette silhouette muette ?

On m'attribue souvent ce côté « acteur un peu littéraire », mais en fait, j'ai aussi été acrobate et je viens d'ailleurs de participer au « Gala de l'Union » où je reprends, sans filet ni protection, un exercice acrobatique exécuté jadis par Jean Marais, quand il avait trente ans... et je vais en avoir soixante-dix (rires)...

Ce que m'a fait Maurice, aucune bête ne l'aurait supporté ! Figurez-vous que je devais dire un texte en verlan, dans lequel il y avait des mots d'argot, des mots d'arabe et des mots d'anglais. Et à chaque fois que j'apprenais ce texte par cœur, mon esprit remettait tout en ordre et ma mémoire refusait obstinément d'enregistrer ça. Franchement, ça a été un casse-tête incroyable pour moi. Il n'y avait pas tant de texte que ça, finalement, mais ça a été très difficile ; le Gala de l'Union à côté, c'était de la rigolade !...

Ce qui est exceptionnel, c'est le rendu des scènes, où vous vous montrez complètement impassible, alors que Maurice aurait pu partir sur une idée de personnage complètement possédé, ou hystérique, par exemple...

Non non, il a été très strict à ce sujet. Je ne devais pas surjouer, pas prendre d'accent, en somme être complètement normal mais avec un langage impossible.

Compareriez-vous ce rôle et comment il a été écrit à une partition de musique ?

Oui, il y a de ça. Je dirais même une partition de jazz c'est à dire que toutes les notes doivent être là mais moi, je pouvais quand même improviser avec mon instrument. C'est d'ailleurs ça qui donne tout son piquant au métier d'acteur, à savoir que, quel que soit le cadre qu'on nous impose, on peut toujours improviser à l'intérieur de ce cadre.

Il vous a fallu improviser en verlan donc !?!...

Oui, c'est bon, ça y est, je maîtrise maintenant (rires)...

Êtes-vous familier de tous ces films de genre, essentiellement des films d'horreur ou fantastiques, qui ont servi de base de travail à Maurice pour cette parodie qui est d'ailleurs avant tout une parodie de parodie ?

Franchement, je n'avais aucune connaissance de PARANORMAL ACTIVITY par exemple, mais je trouvais le titre de Maurice vraiment bien trouvé. Je n'ai pas été chercher plus loin et, d'ailleurs, pour moi ça n'est pas tant une parodie –et je ne l'ai donc pas abordé comme tel–, dans la mesure où ça ne ressemble à rien de ce que je connais. Quand j'ai vu le film terminé, durant la post-production, j'ai vraiment été épaté.

Sous couvert de parodie, Maurice est allé rechercher des émotions qu'il a pu connaître quand, adolescent, il voyait certains de ces films...

C'est exact, ce n'est pas juste une caricature bête et méchante. On sent que Maurice y a mis beaucoup de lui, on perçoit même ces émotions que vous mentionnez. Les personnages sont « vrais », il n'y a pas de tricherie, on ne se moque pas du spectateur.

À côté de cela, si cela reste un film fait par un quadra, Maurice a été très malin, en allant chercher Norman et Stéfi pour s'adresser clairement à la génération actuelle d'ados, voire de jeunes adultes. Vous-même êtes encore d'une génération antérieure mais vous avez pris énormément de plaisir dans cette aventure et,

surtout, vous y êtes allé à fond... Quel fuel mettez-vous dans votre moteur d'acteur pour être toujours à 110%, après tant de films, de pièces, etc. ?

Ma fille qui a dix-neuf ans est de la génération de Norman. Elle était donc de plain-pied avec l'esprit du film et c'est elle qui m'a motivé dans un premier temps. Je lui ai fait confiance et je l'ai suivie au radar... Maurice a beaucoup laissé Norman improviser et je l'ai vraiment trouvé très inventif, très dynamique, à tel point que j'ai eu l'impression, rapidement, de me revoir moi, quand je bossais dans les cabarets en 1968 ! Le lien intra-générationnel a sans doute opéré à ce moment-là, en tout cas je me suis immédiatement senti impliqué à fond, même pour un rôle tout en retenue comme celui-là, car une fois que la flamme est en vous, finalement, inutile de faire des grimaces, votre regard parle pour vous. Ce qui m'est arrivé, aussi, ces deux dernières années, c'est que j'ai tourné six moyens-métrages pour des étudiants de 20-25 ans. Ils étaient peut-être 200 à travailler de façon collégiale sur ces projets et il y avait une telle effervescence, une telle passion, que je crois que ça a eu comme un effet de cure de jouvence sur moi et aujourd'hui je suis remonté à bloc. En somme, le film de Maurice tombait à pic mais ça ne m'empêche pas d'être toujours un pied dans le classique, avec par exemple le nouveau Lelouch, que nous démarrons début 2013.

Votre façon d'aborder ces projets différents les uns des autres fonctionne-t-elle comme une partie de ping-pong, avec une volonté d'aller toujours à fond dans une direction, pour ensuite partir complètement à l'opposé ?

Vous avez raison de parler de ping-pong, parce qu'effectivement quand la balle arrive très vite ou très violemment, comme dans le film de Maurice, moi je me dois d'être aux aguets, le plus réceptif possible, et de renvoyer la balle avec la même force et/ou la même violence. Et puis, si on m'envoie une balle molle, hé bien... je fais un smash quand même (rires) !... Je n'ai pas le choix et d'ailleurs, je ne vois pas de différence entre aujourd'hui et quand j'avais vingt-cinq ans. Les bons projets sont aussi rares, aussi difficiles et aussi exigeants... C'est étrange, mais effectivement, je travaille en 2012 comme je le faisais au début des années 70.

Le fantaisiste que vous êtes s'est-il emparé aisément du non sens de votre personnage et de ce côté absurde recherché par Maurice ?

J'adore John Cleese et j'ai toujours rêvé que quelqu'un fasse du John Cleese en français mais ça n'est jamais arrivé. Je crois que les Français sont trop cartésiens pour ce type d'humour. J'ai écrit des scénarios ou des sketches qui allaient dans ce sens, mais ça n'a jamais vraiment pu se concrétiser, du coup faire ce film a été comme un énorme soulagement. Maurice est de plain-pied dans ce genre de conneries que j'adore. D'une certaine manière, avec PAS TRÈS NORMALES ACTIVITÉS, j'ai pu enfin respirer.

